

PROMENADE DE TROIS MORTS

FANTAISIE

(Suite et fin)

LE VER

Et que m'importe à moi que ta froide poussière
Frémisse au souffle du vent.
Se transformant en fleur aille aux pieds de ta mère
Porter son parfum odorant!

Dans ce sombre royaume
Dont moi seul suis le roi,
C'est toute entière à moi.

A moi son corps superbe,
Son corps aux bras nerveux
Qui cueillaient le brin d'herbe
Et mesuraient les cieux.

A moi sa lèvre fière !
A moi son cœur profond,
Dont les biens de la terre
Ne trouvaient pas le fond.

Oh ! l'homme me méprise,
Moi, l'humble vermineuse,
Et pourtant je le brise
Comme un faible roseau.

L'homme toujours oublie
L'inexorable loi
Qui veut, après la vie,
Que le Ver soit son Roi.

Trop longtemps, sur la terre,
Il sème sous ses pas
Un sillon de misère
Qu'il ne soupçonne pas.

Pour chasser de son âme
Un remord trop cuisant,
Pour ranimer la flamme
D'un amour expirant,

Souvent ses mains funestes
Brisent ces deux bonheurs,
Ces deux rayons célestes,
Les oiseaux et les fleurs.

Douce fleur embaumée
Souriant au ciel bleu !
O fleurs ! ô fleurs formées
D'un sourire de Dieu !

Oiseaux, troupe bénie,
Orchestre éblouissant,
De la lyre infinie
Echo pur et charmant ;

Voix qui semblez descendre
Du palais d'Ariel,
L'ange pour vous entendre
Se penche au bord du ciel ;

Voix de la haute sphère,
Oiseaux harmonieux,
Qui portez à la terre
Un souvenir des cieux ;

Fraîches fleurs où l'abeille
Vient cueillir sa moisson,
Dont l'aurore vermeille
Répète la chanson ;

LE MORT

Spéctres !... Enfer !... Damnés !... Réve-t-on dans la
Est-ce un cri du vautour dévorant la colombe [tombe ?
"Qu'il vient d'arracher à son nid ?

L'œil de Satan semblait étinceler dans l'ombre
Quand s'élevait ce chant inébranlable et sombre
Comme un cauchemar infini.

O Ver ! d'où viens-tu donc ? Quelle mère impossible
Pour la première fois a vu ton œil horrible
S'ouvrir aux ombres de l'horreur ?
Sentinelles placées au seuil de la souffrance,
As-tu pour mission de chasser l'espérance
Et de me garder la douleur ?

LE VER

Avec ton premier crime, ô Mort ! je pris naissance.
Je suis presque aussi vieux que toi ;
Tu m'appelais remords, ou bien la conscience,
Et maintenant je suis le Roi !

O mort ! quand tu vivais je n'étais qu'une idée
Sommeillant au fond de ton cœur ;
Cette idée aujourd'hui par la mort fécondée
A pris un corps dans ta douleur.

Dans ce concert étrange où les chants de la vie
Te semblaient des cris de bonheur,
Tu n'entendais jamais de ma voix affaiblie
Vibrer le reproche vengeur.

Ces cris des passions, d'amour ou de vengeance
Sont étouffés sous ton lineuil ;
Ma voix s'éleva ici dans toute sa puissance,
Car aujourd'hui je parle seul.

L'amour, ce mot sonore aussi trompeur qu'un songe ;
La gloire, ce beau rêve d'or ;
L'amitié des humains, cet impudent mensonge ;
La fortune, ce vain trésor ;

Toutes ces voix d'en-haut où ta pauvre existence
Cherchait une fausse clarté,
Où, ces voix gardèrent pour toujours le silence
Devant ma fauve majesté.

Aux rêves qui chantaient dans ton âme ravie,
Dis donc un éternel adieu ;
Car la mort a donné ces deux parts de ta vie,
Ton corps, au Ver, ton âme, à Dieu.

Et ton corps que je prends, aujourd'hui c'est ma fête,
Le jour de rétribution,
Car recevant enfin le prix de ma conquête,
J'en viens prendre possession.

LE MORT

Soumis comme un esclave à ta toute-puissance,
Pourquoi me frapes-tu, quand seul et sans défense
Je ne suis plus bon qu'à souffrir ?
Quel mal t'ai-je donc fait, pour que toujours ta haine
Me torture le cœur ?... Et pour briser ma chaîne
Je ne peux plus même mourir !

LE VER

Que t'avait fait l'oiseau, cette lyre qui chante
Un hymne doux et solennel ?
Que t'avait fait la fleur, la fleur frêle et charmante
Refletant les splendeurs du ciel ?

Pourtant tu les brisais dans ta course insensée
Comme un enfant brise un jouet,
Et tu foulais aux pieds la pauvre délaissée,
Sans lui donner même un regret.

Courbé par le malheur, isolé, sans défense,
Quand tu marchais silencieux
Et cherchais en p'éraut, pour calmer ta souffrance,
Un rayon d'espoir dans les cieux.

Que faisais-tu tes amis, tes amis de la terre,
Qu'autrefois nourrissant ta main ?
De leurs traits acérés augmentant ta misère,
Ils te frappaient de leur dédain.

En torturant ton corps, moi le Ver, moi le Maître,
Ton corps qui fut mon ennemi,
En rendant au néant cette part de ton être,
O mort, je suis bien ton ami !

Car cette mort du mort, de cette chair fétrée
Que ton âme vient de quitter,
C'est le dernier rayon du soleil de la vie,
Puisque souffrir, c'est exister.

Mais ici du vieux mort la voix faible, indécise,
Se mit ; puis on le vit, frissonnant sous la brise,
Rajuster son lineuil déchiré par le vent ;
Sur sa main décharnée il appuya sa tête
Comme pour reposer sa pensée inquiète ;
Puis il reprit bientôt son récit émouvant.

Ils parlèrent encor les deux causeurs funèbres,
Ils parlèrent longtemps, et l'écho des ténèbres
Aux tombeaux apporta les notes de leur chant.
Mais bientôt cependant un solennel silence
Remplaca ce duo d'angoisse et de vengeance,
Puis le cri seul du Ver s'éleva triomphant,

Horrible fut ce cri. Se levant dans ma bière
Tous mes vers réveillés à ce cri de leur frère
Répondirent soudain en torturant ma chair,
Et de tous les tombeaux une clameur immense
De douleur et d'effroi, d'horreur et de souffrance,
S'éleva comme un chant qui monte de l'enfer.

Et le vieux mort se tut. Phébé, la reine pâle,
Illuminant le ciel de ses rayons d'opale,
Éclairait les trois morts de ses douces clartés ;
Le chemin Saint-Louis était désert et morne ;
Un corbeau noir perché sur le haut d'une borne
Sifflait les passants de ses cris attristés.

Montmorency roulant ses vagues mugissantes,
Les bruits mystérieux des forêts ondoyantes,
Semblaient le chant lointain d'une immense douleur ;
Et les chandres des bois cachés dans le feuillage
Avaient pour ce soir-là changé leur doux ramage
Pour ce cri fauve et dur qu'inspire la terreur.

Les trois morts s'en allaient continuant leur voie ;
Attiré par leur chair, seul, un oiseau de proie
Les suivait en cherchant l'instant de les saisir ;
Les arrêta soudain dans leur marche tremblante,
La voix du jeune mort s'éleva frémissante,
Faible comme un écho, triste comme un soupir :

Ce cadavre fétri, rebut de la nature,
Bonne infecte où le Ver trouve sa nourriture,
Ce mort auquel le Ver disait : je suis le Roi !
Ce foyer dégoûtant de honte et de misère,
Ce fauve enfant qui crut aux larmes de sa mère,
Compagnons du tombeau, ce cadavre, c'est moi !

OCTAVE CREMAZIE.

Québec, octobre 1862.
LA LIBERTÉ DES CULTES AUX ÉTATS-UNIS.
La commission des écoles de cette ville refuse
Des permis de travail dans les manufactures,
Aux enfants qui fréquentent les écoles catho-
liques. Mets cela dans ta pipe, Baptiste, et
fume en l'honneur de nos "glorieuses libertés."

—Protecteur Canadien, Fall River, Mass.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XXII

UNE DISTILLERIE CLANDESTINE

A l'époque où se passaient les événements que nous sommes en train de raconter, il y avait, sur la route de Charlesbourg, une singulière habitation.

C'était une vieille mesure tombant en ruine, lézardée sur toutes ses faces et laissant étroite une mousse verdâtre dans les interstices de ses pierres branlantes.

Cette maison de sinistre apparence avait dû appartenir autrefois à quelque riche bourgeois, à en juger par ses vastes dimensions et les vestiges d'élegance qui restaient de son architecture délabrée.

Mais ce qui contribuait, plus que tout le reste, à faire de cette vieille mesure un lieu de prédilection pour maître Satan et ses diabolins, c'était sa situation exceptionnelle. Accroupie sur un monticule de rochers grisâtres, à l'entrée d'un bois et sur le bord d'une profonde ravine, l'habitation solitaire semblait, en effet, ne pouvoir manquer d'attirer l'attention du diable, comme pied-à-terre à quelques arpents de Québec.

La superstition populaire se disait que le sombre roi de l'abîme eût été là comme chez lui, au milieu des chouettes et des hiboux, à quelques pas d'un quartier célèbre en vols et en assassinats, non loin de la haute chaîne des Laurentides, où se trouvait probablement l'enfer.

Et les paysans, revenant du marché, qui passaient par là une fois la nuit tombée, faisaient prendre le grand trot à leur monture et se signaient formidablement, en face de la maison suspecte.

Même, plus d'un de ces braves Charlesbourgeois, que leur mauvaise étoile forçait à cheminer ainsi la nuit, affirmaient avoir vu d'étranges lumières danser derrière les carreaux crasseux de la mesure abandonnée, et entendu des cris encore plus étranges éveiller les échos d'alentour.

Il était donc évident que cette maison maudite était hantée, et servait de refuge à des légions de diabolins ou rupture de ban qui venaient y faire leur sabbat.

Il n'y avait, d'ailleurs, pour s'en convaincre, qu'à regarder, au beau milieu des nuits les plus noires, l'épaisse fumée phosphorescente qui s'échappait de la haute cheminée.

Le bois dont se chauffent les chrétiens ne fait pas une fumée comme celle-là, une fumée pointillée de tisons brûlants et sentant le soufre à plein nez.

Donc, la vieille maison était hantée ! Voyez-vous ça !... l'enfer ayant une succursale sur le bord d'une grande route, et aux portes d'une honnête ville, d'une respectable capitale !

Ah ! Québec pouvait bien contempler, tous les dix ou vingt ans, le spectacle d'un de ses quartiers les plus populeux flambant comme une manufacture d'allumettes !

Cependant, malgré toutes ces preuves plus convaincantes les unes que les autres, en dépit des hurlements sinistres et des lumières dansant comme des feux-follets, nonobstant même la fumée noirâtre pointillée de tisons ardents, nous devons à la vérité historique de dire que les bons habitants de Charlesbourg se trompaient, ... que la maison mystérieuse n'était pas hantée !

Où, si l'on tient à ce qu'elle le fût, ce n'était pas par des démons folâtres, mais bien par une vieille femme inoffensive, n'ayant pour toute compagnie qu'un grand chien fauve, un gros chat noir et un ... fils aux trois-quarts idiot.

Que faisait là ce quator disparaté ? Ah ! dame ! c'est précisément la question que se posait inutilement, depuis longtemps, les gens timorés et à l'imagination plus superstitieuse que rusée.

Ceux-là seuls—et ils étaient en petit nombre—qui auraient été à même de répondre, se gardaient bien de le faire. Une indiscretion de leur part eût pu les priver de l'avantage inappréciable de partager un secret important, et faire ouvrir les yeux à des autorités justement inflexibles.

Voici comment et pourquoi ... La mesure sinistre servait de quartier-général à un certain nombre de jeunes gens qui y avaient installé une distillerie clandestine de whisky, dans le but de frauder la douane et de boire à bon marché. La cave, haute et pavée, servait de laboratoire, et c'est là qu'était installé, sur un fourneau adossé à la cheminée, un alambic de gros ferblanc et le reste du matériel indispensable.

La vieille femme et son imbécile de fils étaient les seuls ouvriers de cette manufacture primitive. La mère distillait patates, grains et autres céréales, tandis que le fils entretenait le feu, coupait le bois et tirait l'eau d'un immense puits creusé dans un angle de la cave.

Il y avait bien aussi le chien et le chat, mais ces deux quadrupèdes n'étaient pas attachés directement à la distillerie. Tout au plus pouvait-on les considérer comme des comparses. Le premier veillait au salut commun, et le dernier gardait, d'une patte énergique, la matière première—les céréales—contre les rats et autres vermines de la même catégorie.

Le whisky de contrebande de cette distillerie au petit pied n'était certes pas de première qualité ; mais on y ajoutait divers ingrédients savants qui en relevaient le goût ; et, d'ailleurs, il coûtait si peu, grisait si bien et se fabriquait si vite, que les habitués n'avaient pas le droit de se montrer difficiles.

Depuis deux ans déjà, dans cette maison isolée sur la route de Charlesbourg, à deux pas de Québec, les céréales se transformaient ainsi en whisky, à la barbe des autorités du fisc, lorsque nous y pénétrons. C'est dans la soirée même où Gustave Després était transporté mourant chez le père Gaboury.

Il fait nuit. Les chouettes houloulent dans les lézardes de la muraille ; les grenouilles coassent au sein du marécage voisin ; le gros chat noir ronronne, accroché à la gouttière du toit, et le grand chien fauve, couché sur le perron de pierre de la mesure, fait semblant de dormir.

Entrons. Nous sommes dans une vaste salle où il n'y a pour tous meubles qu'une immense table de bois brut, flanquée de cinq ou six chaises boiteuses. Au fond de la pièce, dans un angle obscur, une gigantesque armoire s'adosse à la muraille, tandis que, tout près de là, se voit la porte entrouverte d'un cabinet noir.

Un feu de branches mortes flambe dans l'âtre d'une large cheminée, faisant mijouter à gros bouillons un pot-au-feu de lard salé. La maîtresse du logis est là, tout près, surveillant la cuisson du succulent souper qui se prépare.

C'est une femme d'un âge incertain, mais, à coup sûr, plus près du crépuscule de sa vie que de son aurore. Une sorte de résille emprisonne sa chevelure grise et permet à la figure anguleuse, heurtée, de se détacher en vigueur. ... La bonne femme culotte tranquillement un brûle-gueule, pendant que, d'un genou distrait, elle bat la mesure de ses pensées.

Cette estimable contrebandière répond au doux nom de la mère Friponne—une petite appellation d'amitié qui lui vient de ses pratiques. En face d'elle, et accoudé fantastiquement sur la grande table, se voit le digne rejeton de la mère Friponne. C'est un grand garçon d'un blond fadasse, efflanqué, boursofflé, à l'œil atone, aux chairs flasques. Tout indique chez cet être dégradé l'abrutissement le plus complet.

A portée de sa main, sur la table, il y a une bouteille et une petite tasse de ferblanc. De temps à autre, le brave garçon se verse une rasade et l'avale—histoire d'apaiser sa faim, en attendant le souper qui retarde.

A un moment donné, la vieille retire son brûle-gueule de ses lèvres, arrête le mouvement cadacé de son genou, relève son nez pointu et apostrophe ainsi son aimable rejeton : "Ah ! ça, vilain garnement, vas-tu bientôt cesser de boire ? Tu es rendu à ton sixième verre depuis une demi-heure."

A laquelle apostrophe le vilain garnement répond d'une voix enrouée ; "C'est pour empêcher le gosier de me racornir. —Vrogne ! bois de l'eau. —L'eau m'est contraire. —Voyez-vous ça !... monsieur qui a des délicatesses d'estomac ! —Vous dites vrai, la mère ; il n'y a que le whisky qui me désaltère. —Tu es brûlé, brûlé de la tignasse aux talons. —Hé ! c'est pour ça que je bois tant—pour jeter de l'eau sur le feu. —Tu n'es qu'une sale trogne, et tu me ruines. —Ah ! pour ça, non : le whisky coûte trop bon marché ici. —Bon marché... hum ! il ne faut pas trop le dire... les policemen ont le nez fin... —Bah ! je m'en moque, moi, de ces gens-là... et, pourvu que la grande chaudière ne crève pas... —Ce n'est pas ça qui est à craindre, car elle est en ferblanc double. Il y a autre chose qui me chiffonne. —Quoi donc, la mère ? —C'est que nos pratiques nous laissent. Voilà plus de deux jours que personne n'est venu, et, pourtant, ça fait le deuxième baril que nous faisons. —As pas peur, la mère... je les boirai, moi. —Ça nous rapportera un beau profit, vraiment. —C'est encore curieux, allez... —Tu es fou. —Fou, le Simon à la mère Friponne ?... Ah ! que non. Tenez, vous allez voir. Faisons un marché. —Radote tout seul et laisse-moi brasser ma fricassée."

Et la bonne femme se leva, pour se livrer toute entière à cette importante opération. Mais elle laissa bientôt tomber sa cuiller-à-pot, en entendant un bruit argentin auquel son oreille ne se trompait jamais.

Ce bruit était produit par la chute de plusieurs pièces de monnaie que Simon faisait trébucher sur la table. La mère Friponne ne fit qu'un saut de la cheminée à son fils. Sans plus d'explications, elle saisit le pauvre garçon à la gorge et, lui montrant le poing resté libre : "Brigand ! rugit-elle, tu m'as volée."